

## **CESAIRE, COMPAGNON DE ROUTE DE L'AFRIQUE**

On nous a souvent demandé pourquoi les intellectuels africains aimaient Césaire, le préféraient à tous les Antillais, écrivains ou fonctionnaires, nombreux pourtant, qui vinrent militer à leurs côtés avant les Indépendances.

Il y eut d'abord René Maran l'auteur de *Batouala*, qui déjà en 1921 attirait l'attention du monde sur la Centre-Afrique. Puis les gouverneurs Eboué, Corentin et Lisette qui furent à leurs côtés au Palais-Bourbon. Puis Paul Niger, Guy Tirolien, Bertène Juminer, Maryse Condé qui travaillèrent en Afrique avant les Dorsinville, Lemoine, Brierre, Viltord, Chenet, Sainville, Orville, pour ne citer que ceux qui s'attardèrent au Sénégal.

Pourquoi en effet ? C'est une longue histoire. Une histoire d'amour. Mais tout d'abord, une histoire d'amitié.

Lorsqu'en 1931, Césaire débarque à Paris, avec son bac en poche et une bourse pour continuer ses études, il n'a sans doute aucune attirance pour l'Afrique. Il vient des îles, et il les quitte avec une joie non dissimulée, ces Antilles « désespérément obturées à tous les bouts » où se promène une foule « passée à côté de son cri » et « menteusement souriante<sup>1</sup> ». Pour lui les Antillais c'est tout ce qu'il connaît de la race noire ; ils ont comme histoire la traite, et comme ancêtres, les esclaves des plantations de canne à sucre. La Martinique est une colonie à étages : tout en haut, les Blancs-France, puis les créoles-béké, puis les métis, du plus clair au plus sombre, puis tout en bas, les nègres. Pyramide sociale impitoyable. Et l'Afrique ? Très loin, très sombre. Les sauvages.

Et voilà qu'il rencontre Senghor. Etudiant lui aussi, débarqué lui aussi tout frais du Sénégal, mais pupille de Blaise Diagne le député, et petit-neveu des anciens princes du Sine...

Senghor qui devint tout de suite l'ami. Dans ce sombre lycée Louis-le-Grand, jouxtant la Sorbonne, ils étaient les deux seuls noirs en classe préparatoire aux grandes Ecoles où l'on formait l'élite de la Nation. Ils préparaient Normale Supérieure, tous deux férus de littératures, de latin et de grec.

Pourtant ce ne fut pas le grec ou le latin qui les lièrent. Mais la négritude. Faut-il vous la redéfinir ? C'est la simple reconnaissance du fait d'être noir, dit Césaire, et la conscience de ce que cela implique : passé de souffrances et d'humiliations, et revendication de la dignité d'homme. A quoi Senghor ajoute : la négritude, c'est aussi les valeurs de civilisation de l'Afrique, ses cultures, ses arts et son histoire « clamée par cent griots, cependant que les lycées de Saint-Louis ferment leurs fenêtres ».

Mais pour Césaire, c'est la révélation, c'est la résurrection. « Senghor m'a appris l'Afrique » se souvient-il « et je me suis dit Africain ». Senghor qui ne demandait pas mieux que d'évoquer Dyilor, son père propriétaire terrien, la belle demeure de Joal, les nuits de Sine sur les troupeaux endormis, et puis « Koumba Ndoffène en son manteau royal », et Sira Badral la princesse Kabunke : « on nous tue Almamy, mais on ne nous déshonore pas<sup>2</sup> » ; Senghor racontait tout, la lutte sénégalaise, les grandes filles de quatre coudées, les

<sup>1</sup> Citations tirées du *Cahier d'un retour au pays natal*.

<sup>2</sup> Citations tirées de *Chants d'ombre*.

salutations, la térange<sup>3</sup>, le teddungal<sup>4</sup>, la kersa<sup>5</sup> ; tous ces usages à l'opposé du nègre sauvage que les Antillais imaginaient à travers les livres d'images de cette époque.

La découverte. Senghor lui donnait des racines. Il vécut ce que raconte Alex Haley dans *Roots* – cinquante ans plus tôt.

Il y avait donc des « nègres à ancêtres » comme l'écrit Maryse Condé<sup>6</sup>. Et même dans cet immense continent, tout le monde en avait. Avait un nom porté depuis des générations.

« Savoir à quoi son nom l'appelle » dit le roi Christophe. Qui n'a qu'un prénom. Césaire aussi c'est un prénom. Donné à son fils par une arrière-arrière grand-mère, qui elle aussi n'avait qu'un prénom, Jacqueline. C'est tout.

Césaire a eu des ancêtres grâce à Senghor, par procuration. Car très vite il dépasse sa propre personne, il pense peuple, il pense race, il pense diaspora. C'est la force du poète. Et du politique.

*Ce qui est à moi... mon île non-clôture... l'archipel... Haïti... la Floride où d'un nègre s'achève la strangulation, et l'Afrique gigantesquement chenillant jusqu'au pied hispanique de l'Europe...<sup>7</sup>*

Voilà, Césaire a récupéré l'Afrique, il a jeté le pont. Il n'en sera plus jamais coupé. Et tout d'abord il s'informe auprès d'autres Africains, au lieu de se laisser enfermer dans les bal antillais ; dans les livres, il dévore Frobenius, Delafosse, Griaule, Leiris. Il rencontre Alioune Diop, Rabemananjara, Birago, Dadié, Mongo Beti, et fonde avec eux la revue *Présence Africaine*.

Cependant qu'au Palais-Bourbon où il représente la Martinique, il soutient les revendications de Senghor, Mamadou Dia, Houphouet, Fily Dabo Sissoko, les durs du R.D.A., mais aussi d'Arboussier, Tchicaya père, Ouezzin Coulibaly, Apithy, Modibo Keïta, Raseta, bref tous ces porte-parole de l'Afrique noire qui négociaient pied à pied les modifications du statut des colonies<sup>8</sup>. Malgré les tendances diverses, on distingue très nettement ce courant irrésistible qui conduira toute l'Afrique francophone à l'Indépendance.

C'est dans ce courant que s'inscrivent les deux Congrès des Ecrivains et Artistes Noirs en 1956 et en 1959, organisés par *Présence Africaine*. Là encore c'est Césaire qui est leader, aux côtés d'Alioune Diop, Senghor, Fanon et Cheikh Anta Diop. Ecoutez-le, avec son talent de tribun affirmer sa foi dans la civilisation africaine : « La civilisation qui a donné au monde de l'art la sculpture nègre, la civilisation qui a donné au monde politique et social des institutions communautaires originales, comme par exemple la démocratie villageoise ou la fraternité d'âge ou la propriété familiale, cette négation du capitalisme, et tant d'institutions marquées au coin de la solidarité ; cette civilisation qui a donné une philosophie fondée sur le respect de la vie et l'intégration dans le cosmos ». Il dit aussi : « Notre rôle, à nous hommes

<sup>3</sup> L'accueil, la politesse.

<sup>4</sup> L'hommage.

<sup>5</sup> La retenue, la discrétion.

<sup>6</sup> Maryse Condé, dans *Hèremakhonon*.

Extrait du *Cahier d'un retour au pays natal*.

<sup>8</sup> Sur ce sujet, on lira avec profit l'excellent petit livre d'Yves Bénot. *Les Députés africains au Palais-Bourbon de 1914 à 1958*, Paris, Editions Chaka, 1989.

de culture noire... est d'annoncer, et de préparer la libération de nos peuples... et de leur génie créateur enfin débarrassés de leurs entraves ».

Trois ans plus tard, à Rome, au 2<sup>e</sup> Congrès Césaire allait plus loin : « Notre responsabilité, c'est que de nous dépend en grande partie l'utilisation que nos peuples sauront faire de la liberté reconquise. Et c'est là ce qui, plus profondément que nos particuliers devoirs, fonde notre devoir d'homme. Car enfin, il est une question à laquelle aucun homme de culture, de quelque pays qu'il soit, à quelque race qu'il appartienne, ne peut échapper et c'est la question suivante : *Quelle sorte de monde nous préparez-vous donc là ?* Qu'on le sache : en articulant notre effort sur l'effort de libération des peuples colonisés, en combattant pour la dignité de nos peuples, pour leur vérité et pour leur reconnaissance, c'est en définitive pour le monde tout entier que nous combattons et pour le libérer de la tyrannie, de la haine et du fanatisme ».

Ce qui nous étonne, aujourd'hui plus qu'hier, c'est à quel point il avait pris fait et cause pour l'Indépendance de l'Afrique, et le cœur avec lequel il combattait pour cette cause. Alors que les Antilles étaient devenues des départements français et qu'en fait l'avenir des Africains ne les concernait concrètement en rien.

Paradoxalement, il répondra oui à de Gaulle au moment du Référendum, et un certain nombre d'Antillais ne le compriront pas<sup>9</sup>.

La vérité est que Césaire croyait davantage en l'Afrique qu'aux Antilles. Il savait que son électorat ne souhaitait pas l'aventure des Indépendances. Depuis 1945 son activité de député au sein du Parti communiste avait consisté à obtenir l'égalité des droits pour les anciens esclaves. Il y avait réussi.

En tant que maire de Fort-de-France, il travailla à transformer cette ville sans égouts, et ceinte de bidonvilles minables. Le roman *Texaco*, de Patrick Chamoiseau, a bien témoigné de l'action de Césaire pour le peuple des bidonvilles, pour ses programmes d'assistance et de construction. Ecoles, maternités, cantines, crèches, dispensaires et hôpitaux, Césaire développa au maximum le social, et certes son bon sens lui disait qu'il n'aurait les moyens de scolariser à 100 % les enfants de Martinique qu'avec l'argent de la Métropole, l'Ile étant très loin d'être autosuffisante. C'est que c'est tout petit la Martinique : 39 km sur 72.

« Ces poussières d'îles » disait avec mépris de Gaulle. Cela voudrait dire quoi l'Indépendance pour ces poussières d'îles qui ne savent même pas se réunir en fédération caraïbe, comme Césaire l'a maintes fois souhaité ?

Tandis que l'Afrique. Ce continent immense, si compact. Césaire a vécu les Indépendances africaines, là aussi, par procuration, avec enthousiasme. « Et je vous vois Mali, Guinée, Ghana, point maladroits, sous le soleil nouveau<sup>10</sup> ». Il se sent plus que jamais Africain ; l'Afrique, il la décrit comme « un grand cœur de réserve, une blessée main ouverte à toutes mains blessées du monde ». Il est en phase avec Sékou Touré comme avec Senghor, avec Nkrumah comme avec Lumumba. Et très vite aussi il réagit aux soubresauts de la politique congolaise. Il écrit coup sur coup *La Tragédie du roi Christophe* et *Une saison au Congo*. Les deux pièces sont polarisées sur l'Afrique. Même *Christophe* qui met en scène l'indépendance haïtienne. C'est pour l'Afrique qu'il l'écrit, c'est à l'Afrique qu'il pense ; et

<sup>9</sup> Notamment Fanon, Boukman, Confiant.

<sup>10</sup> Extrait de *Ferments*.

c'est elle qu'il met en garde dans cette œuvre formidable qui deviendra la pièce emblématique des grandeurs et misères des indépendances nègres. Les Africains s'y sont bien reconnus du reste, et cette pièce a inspiré le théâtre naissant de Dadié, Dervain, Cheikh Ndao, Sylvain Bemba, et même Sony Labou Tansi.

Césaire, pour écrire *Une saison au Congo*, s'était énormément documenté sur Lumumba et tous les acteurs noirs et blancs de la politique congolaise. Il avait contacté personnellement Jean Van Lierde et Kamitatu qui furent respectivement, l'ami et le ministre du grand Patrice. Il avait lu toute la presse, consulté des dossiers. Il avait conscience que ce premier échec africain était très grave. Et ne s'en consola pas.

Ainsi Césaire suivit de près la politique africaine. Il espéra en Sékou, Nkrumah, Modibo, ceux dont le discours avait été le plus vigoureux dans la quête de la restauration de la dignité nègre. Il fut au rendez-vous du Festival des Arts Nègres à Dakar en 1966, et à celui de l'O.U.A., à Addis-Abeba en 1963. Il était heureux. Il était ému. Toutes ces nations nouvelles rassemblées dans le plus ancien royaume africain, le seul à n'avoir pas été colonisé.

Difficilement il essaie d'expliquer dans un entretien : « L'Afrique a représenté pour moi, évidemment le retour aux sources, la terre de nos pères, donc une immense nostalgie, un lieu d'accomplissement de moi-même. Je crois que je n'aurais pas été moi-même si je n'avais pas connu l'Afrique. C'était une dimension essentielle de moi-même que je découvrais à travers les Africains ».

Mais il y a des choses indicibles en termes clairs. C'est du reste pour cela que Césaire écrit des poèmes si complexes, « et qui ne me comprend pas ne comprend pas davantage le rugissement du tigre... ».

Puis le temps passa. Il y eut les tortures en Guinée, l'exil de l'Osagyefo, l'emprisonnement de Modibo, les coups d'Etat militaires en série ; l'enthousiasme de Césaire diminuait avec les espaces de liberté, dans l'Afrique livrée aux dictatures.... « Je souffre de l'Afrique comme je souffre des Antilles » avouera-t-il. « Mais je ne perds pas espoir. Il est important pour moi que l'Afrique réussisse. Je crois que je me consolerais plus facilement d'un échec des Antilles que d'un échec de l'Afrique... Parce que, quand l'Afrique réussira, je crois qu'implicitement, en partie, le reste sera aussi résolu ». Le reste de quoi ? « Le reste du problème, de mon problème, y compris celui des Antilles... Il y a le sort des hommes noirs quoi ! Cela se joue aux Antilles, en Amérique du Nord, mais cela se joue aussi en Afrique<sup>11</sup> ».

Alors il se raccrocha à Senghor, le fidèle ; il vint au Sénégal plusieurs fois ; ici la liberté, les libertés respiraient encore, Echanges, visite sénégalaise en Martinique, etc.

Il y eut encore ce dernier grand rendez-vous à Miami, organisé par Pathé Diagne, avec les pères de la négritude, et les Noirs américains, dans le cadre du Fespaco<sup>12</sup>. Sara Maldoror en fit un très beau film.

Puis Senghor partit en 1980. Césaire le vit en France désormais. Alioune disparut, Senghor vieillit, Césaire aussi vint de moins en moins en Europe. Il prend de l'âge, il se replie sur sa terre natale.

<sup>11</sup> In L. Kesteloot et B. Kotchy : *Aimé Césaire, l'homme et l'œuvre*, Présence Africaine, p. 201-202.

<sup>12</sup> Festival des Arts nègres.

Il y organise un Festival annuel de théâtre, où il invite les poètes sud-africains, les musiciens noirs américains ; la victoire de Mandela lui donne une très grande joie. L'Afrique, il y pense encore. Il la retrouve dans les Noirs antillais : « Celui-ci c'est un Ivoirien non ? et celui-là, plutôt un Mandingue... ».

Certains paysages de Martinique lui rappellent le Kivu, où il n'a jamais mis les pieds. Mais il sait. Il connaît la Ruzizi et le Nyaragongo<sup>13</sup>. Et dans ses derniers poèmes on découvre entre faune et flore antillaise les contreforts des fromagers du Sénégal, les baobabs, les fourmis manians et les ponts de liane qui n'ont jamais eu droit de cité dans les « îles fortunées ». A travers Wifredo Lam, le peintre négro-cubain qui fut son ami, il évoque tous les dieux Yoruba : Yemanja, Shango, Ogun<sup>14</sup>, Olorun. Et soudain, dans *Moi, laminaire*, voici l'hyène et le vautour, tirés de l'épopée bambara, avec le tambourinaire coiffé d'un masque goli. L'Afrique et ses mythes aideraient-ils encore le vieux poète à « trouver la force de regarder demain » ? En tout cas elle demeure en lui présente, incrustée dans sa géographie du cœur.

En attendant, certes, ses illusions se sont envolées.

*Les rêves échoués desséchés font au ras de la gueule des rivières  
de formidables tas d'ossements muets  
les espoirs trop rapides rampent scrupuleusement  
en serpents apprivoisés  
on ne part pas on ne part jamais  
pour ma part en île je me suis arrêté fidèle  
debout comme le prêtre Jehan un peu de biais sur la mer...<sup>15</sup>.*

C'est clair pour ceux qui comprennent le langage des images. Et le repli sur l'île, sa terre après tout, est explicite. Mais ce prêtre Jehan qui est-ce ? C'est ce missionnaire qui partit d'Europe et disparut sur la côte orientale de l'Afrique, vers l'Ethiopie. Et pour le retrouver le roi du Portugal envoya maintes expéditions maritimes.

C'est donc ce prêtre Jehan auquel Césaire s'identifie, « chercheur d'Afrique<sup>16</sup> » bloqué sur son rocher antillais, et tourné vers la mer qui le sépare, mais aussi le relie au continent noir, que tôt ou tard il lui faudra rejoindre.

Car comme tout bon Antillais, Césaire sait que lorsque viendra l'heure, son âme rentrera, retournera en Guinée. Avant de renaître comme le phénix, pour une autre vie.

Lilyan KESTELOOT.

IFAN  
UNIVERSITÉ  
de DAKAR

<sup>13</sup> Ruzizi est une rivière de l'Est du Zaïre, et Nyaragongo un volcan de la même région.

<sup>14</sup> Tandis qu'Eshu est présent dans *La Tragédie du roi Christophe* et dans *Une tempête*.

<sup>15</sup> Extraits de *Ferments*.

<sup>16</sup> Titre d'un roman de l'écrivain congolais Henri Lopes.